

Il me semble que Blanchot a particulièrement influencé ses contemporains par ses pages sur « Auschwitz ». Cette influence est en tout cas manifeste dans les derniers livres de Philippe Lacoue-Labarthe. En 1987, dans *La Fiction du Politique*, celui-ci témoigna de son « accord profond avec les pages que Blanchot a{vait] consacrées à mai 1968 dans *La Communauté inavouable* et dans *Michel Foucault tel que je l'imagine* ¹ », mais il témoigna d'un accord encore plus profond avec les pages que Blanchot avait consacrées à Auschwitz. En 1975, dans un hommage à Bram van Velde, il avait écrit: « L'holocauste, événement *absolu* de l'histoire, événement historiquement daté, cette toute-brûlure où toute l'histoire s'est embrasée, ou le mouvement du Sens s'est abîmé, où le don, sans pardon, s'est ruiné, sans donner lieu à rien qui puisse s'affirmer, se nier. ² » Le texte fut repris en 1980 dans *L'Écriture du Désastre*. En 1984, il réaffirma qu'« un absolu avait été atteint [à Auschwitz]³. » En 1987, dans *La Fiction du Politique*, Philippe Lacoue-Labarthe exigea de même qu'on reconnaisse « dans Auschwitz la césure historique de notre temps⁴. »

Dans un texte du *Pas au-delà* Blanchot avait déjà déclaré que la seconde guerre mondiale avait été « un *absolu* », en ce sens que ce n'était pas seulement « un événement historique comme les autres [...] avec ses causes et ses résultats⁵. » En réalité, Blanchot n'excluait que la considération des circonstances⁶, mais, dans plusieurs textes antérieurs il avait exposé le motif « métaphysique » de la volonté d'exterminer le peuple juif. Certes, celui-ci ne semble pas avoir été pour lui le peuple que Dieu a choisi et avec qui il a conclu une alliance⁷. Il n'en reste pas moins qu'il considérait que le peuple juif incarne des valeurs qui étaient pour lui absolues, d'abord, en 1962, « l'idée d'exode et l'idée d'exil⁸ », ensuite, dans les années 1980, ce qu'il appela « l'éthique⁹ ». Il put donc se considérer comme « proche du judaïsme ¹⁰ », - même s'il n'était proche que du

¹ PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE, *La Fiction du Politique*, Christian Bourgois éditeur, coll. « Détroits », 1987, p. 140

² MAURICE BLANCHOT, dans PIERRE ALECHINSKY, SAMUEL BECKETT, MAURICE BLANCHOT, etc. *Celui qui ne peut se servir des mots*, Fata Morgana, 1975, repris dans *L'Écriture du Désastre*, Gallimard, 1980, p. 80

³ MAURICE BLANCHOT, « Les Intellectuels en question », *Le Débat*, n°29, mars 1984, repris dans *La Condition critique articles 1945-1998*, Gallimard, 2010, p. 413

⁴ PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE, *La Fiction du politique*, op. cit., p. 72

⁵ MAURICE BLANCHOT, *Le pas au-delà*, Gallimard 1973, p. 156

⁶ « En Allemagne, le brusque afflux des Juifs de l'Est dans certaines professions est l'une des causes de la virulence de l'antisémitisme dans l'Allemagne de Weimer. » (RAYMOND ARON, « L'essence du totalitarisme », *Critique*, 1954, repris dans *Histoire et Politique*, Commentaire Julliard, 1985, p. 418). « L'antisémitisme nazi est lié au stress engendré par la défaite allemande de 1918 et la très grave crise économique des années 30. » (FRANCIS KAPLAN, *La passion antisémite*, éditions du Félin, 2011, p. 44)

⁷ « Certes, cette interrogation ne sera pas, ici, accueillie comme celle d'une exigence religieuse. Convenons-en préalablement. » « Assurément, il serait hardi de prétendre représenter le judaïsme en laissant se volatiliser le nom de Dieu. [...] [Mais] même là où Dieu est nominalement présent, c'est encore de l'homme qu'il s'agit, de ce qu'il y a entre l'homme et l'homme... » (MAURICE BLANCHOT, « Être juif », août septembre 1962, *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969, p. 182 & p. 187-188)

⁸ MAURICE BLANCHOT, *L'Entretien infini*, op. cit., p. 183

⁹ « [Les Juifs incarnent au plus haut degré] la reconnaissance d'un ordre éthique qui se manifeste par le respect de la Loi. » (MAURICE BLANCHOT, « Les intellectuels en question », *Le Débat*, repris dans *La Condition critique, articles 1945-1998*, Gallimard, 2010, p. 410-411)

¹⁰ « D'une certaine manière, le judaïsme m'est si proche que je ne me sens pas digne d'en parler » (MAURICE BLANCHOT, « N'oubliez pas », Lettre à Salomon Malka, *L'Arche*, p. 373, mai 1988, repris dans *Écrits Politiques, 1953-1993*, Gallimard, 2008, p. 237)

judaïsme tel qu'il le concevait¹¹ et tel qu'il crut le reconnaître dans les auteurs juifs religieux dont il rendit compte¹². En 1935 dans un article sur Maïmonide son ami Emmanuel Lévinas avait proposé une conception du judaïsme et de l'antisémitisme : le destin du Juif était « un être- étranger au monde », « une mise en jeu et en question du monde qui semble le contenir ». L'antisémitisme aurait donc été « la révolte de la nature contre la Surnature, l'aspiration du monde à son apothéose¹³. » Blanchot a probablement lu cet article à sa parution - il dira, plus de cinquante plus tard, que « Lévinas [lui] avait appris l'importance et la signification de la Diaspora¹⁴ ». En 1959, après qu'il aie participé à l'hommage rendu à Heidegger à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, il reçut de Guido Schneeberger le texte du « Discours du Rectorat » de 1933 qui lui révéla l'engagement nazi de Heidegger¹⁵. On dira qu'il ne pouvait l'ignorer, le nazisme de Heidegger ayant défrayé la chronique dès l'époque de la Libération ; il a sûrement lu les articles publiés dans les *Temps Modernes*, en particulier celui d'Eric Weil¹⁶. Mais il est probable qu'il n'avait pas touché du doigt la réalité de cet engagement, plus exactement il a alors découvert avec horreur, que le « Discours du Rectorat » parlait la « langue » de *L'Etre et le Temps*. Il déclara en effet, à la fin d'une note d'un article sur Nietzsche, que ce texte est « à tous égards effrayant, mais d'abord pour cette raison, que destiné à recommander un vote décisif en faveur du national-socialisme, il a mis au service de Hitler le langage même et l'écriture même par lesquels, en un grand moment de l'histoire de la pensée, nous avons été invités à l'interrogation désignée comme la plus haute¹⁷ » En 1987 il le redira : « Les discours de Heidegger en faveur de Hitler durant son rectorat [sont] aussi effrayants par leur forme que par leur contenu car c'est la même écriture et le langage même par lesquels, en un grand moment de la pensée... etc etc¹⁸ » Revenons en 1959. Blanchot s'éloigna alors de Heidegger. Cet éloignement s'exprima en 1961 dans une note pour la « Revue internationale » consacrée au vol de Gagarine : « Certes la technique est dangereuse, mais moins dangereuse que les « génies du lieu ». Il y a peut-être quelque chose à dire contre le paganisme où s'abrite volontiers l'antichristianisme – paganisme heideggerien, paganisme poétique de l'enracinement¹⁹. » Dans « Heidegger, Gagarine et nous » Lévinas avait saisi l'occasion du même événement pour dénoncer le même « paganisme » heideggerien : « Voilà l'éternelle séduction du paganisme, par-delà l'infantilisme de l'idolâtrie depuis longtemps surmonté. Le sacré filtrant à travers le monde – le judaïsme n'est

¹¹ Cf. FRANÇOIS BRÉMONDY, « Lévinas, Blanchot et la Bible », dans *Lévinas, Blanchot, penser la différence*, Presses universitaires de Paris 10, 2007

¹² André Neher (cf. « La Parole prophétique », NRF janvier 1957, *Le Livre à Venir*, Gallimard, 1959, « Être juif », art. cit.), Martin Buber (cf. « Gog et Magog », NRF juin juillet 1959, *L'Amitié*, Gallimard 1971)

¹³ EMMANUEL LÉVINAS, « Actualité de Maïmonide », *Paix et Droit*, 1935, repris dans *Quelques Réflexions sur la Philosophie de l'Hitlérisme*, Rivage poche, 1997, p. 144. Lévinas se déclare d'accord avec Jacques Maritain qui professa à la même époque une conception théologique de l'antisémitisme: « Si le monde hait les Juifs, c'est qu'il sent bien qu'ils lui seront toujours surnaturellement étrangers, c'est qu'il déteste leur passion de l'absolu et l'insupportable stimulation qu'elle lui inflige. C'est la vocation d'Israël que le monde exècre. » (JACQUES MARITAIN, *Les Juifs parmi les Nations*, éditions du Cerf 1938 CMQS

¹⁴ MAURICE BLANCHOT, « Lettre à Roger Laporte », 1984, dans JEAN-LUC NANCY, *Maurice Blanchot, passion politique*, Galilée, 2011, p. 55

¹⁵ Cf. MAURICE BLANCHOT, « Penser l'Apocalypse » 10 novembre 1987, *Le Nouvel Observateur*, 22-28 janvier 1988, repris dans *Ecrits politiques 1953-1993*, p. 230

¹⁶ Cf. ERIC WEIL, « Le cas Heidegger », *Les Temps modernes*, n°22 juillet 1947 repris dans *Lignes*, février 1988

¹⁷ MAURICE BLANCHOT, *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969, p. 210. Dans cette note, probablement de 1969, il crédite Heidegger d'avoir, en 1939, dénoncé ceux qui se servaient de Nietzsche dans leurs « entreprises de fausse monnaie contemporaines ». Il y écrit : « Voilà qui, en 1939, devait sonner clairement, comme un avertissement et un appel aux oreilles de certains auditeurs. Il est juste que s'en souviennent ceux mêmes qui ne réussissent pas à tenir pour négligeable le principal texte « politique » de Heidegger de novembre 1933 » (*L'Entretien infini*, op. cit., p. 210)

¹⁸ MAURICE BLANCHOT, *Ecrits politiques*, op. cit., p. 231

¹⁹ MAURICE BLANCHOT, « Cours des choses » dans « Textes préparatoires, lignes, définition de la *Revue internationale* », *Revue Lignes* n°11, « Maurice Blanchot », « Le dossier de la *Revue internationale* », septembre 1990, p. 189 & MAURICE BLANCHOT, *Ecrits politiques*, 1953-1993, 2008, p. 115

peut-être que la négation de cela²⁰». La même année (1961), dans « Etre Juif » Blanchot exposa une théorie du judaïsme proche de celle de Lévinas, et il en tira une théorie analogue de l'antisémitisme : « *L'antisémitisme renverse[rait] en négation toutes les valeurs positives du judaïsme* », et ces valeurs seraient « l'exil », « l'exode », « le désert », le déracinement²¹. « *Au fond les antisémites [...] ne cherchent qu'à se débarrasser de l'exigence métaphysique qui s'est posée à tous par le judaïsme à travers l'existence juive, et c'est pour mieux la supprimer qu'ils veulent la suppression de tous les Juifs*²². » C'était aussi la théorie de Lévinas, qui dédia *Autrement qu'être* aux victimes « de la même haine de l'autre homme, du même antisémitisme ²³ » - autrement dit l'antisémitisme n'est que la haine de l'autre. En 1984, dans *Les Intellectuels en question*, Blanchot réfléchissant sur le fascisme, s'interrogea sur la cause de la fascination qu'il exerça. « *La démocratie [aurait-elle été] comme usée* »²⁴ ? Mais alors, pourquoi choisir le fascisme plutôt que, par exemple, le communisme ? Blanchot répondit que « *ce qui attir[a] dans le fascisme [...] [ce fut] l'irrationnel, [...] la résurgence brutale de certaines formes du sacré*²⁵... » Il apparaît vite que Blanchot pensait moins au fascisme qu'au nazisme, - il les distingua aussitôt, regrettant que les intellectuels antifascistes n'aient pas mieux fait cette distinction, qu'ils aient méconnu que « *si [Hitler] s'acharne contre le judaïsme et contre les Juifs, c'est que ceux-ci incarnent [...] le rejet des mythes, le renoncement aux idoles, la reconnaissance d'un ordre éthique [...] Dans le Juif, ce que veut anéantir Hitler, c'est précisément l'homme libéré des mythes*²⁶. » On peut certes douter que l'antisémitisme d'Hitler ait été cet *antijudaïsme*, et Blanchot en doute lui-même un instant, reconnaissant que Hitler a pu ne pas en avoir « la claire conscience ». Il le répéta cependant dans sa lettre à Roger Laporte, affirmant à propos de Robert Brasillach que « *le monde nouveau où règnerait la force du mythe [...] conduisait au rejet forcené du monde sans mythe qu'exprimait l'antique judaïsme*²⁷. » En 1988, dans une lettre à Salomon Malka, Blanchot réaffirma (en passant) l'hostilité du nazisme non seulement aux Juifs mais au *judaïsme* : « *six millions de juifs qui n'avaient d'autre tort que d'être nés juifs, représentant le judaïsme tout entier qu'on voulait anéantir*²⁸. » -

« *Le rejet des mythes* » : cette caractérisation du judaïsme était nouvelle chez Blanchot, ou du moins cette formulation. Elle lui fut peut-être suggérée par Jean-Luc Nancy qui, en 1983, avait caractérisé le nazisme par « la volonté de régénérer la vieille humanité européenne par la résurrection de ses plus anciens mythes²⁹. » Cependant l'idée est ancienne. Blanchot la formule en 1937 dans sa recension de *Joseph et ses Frères*, évoquant « la grande tragédie d'un peuple qui, en pleine mythologie, reçoit soudain de l'un des siens un Dieu sans histoire » : « Le courage métaphysique d'Abraham, acceptant un Dieu dont il ne peut rien dire, au moment où tous les autres racontent merveilleusement leurs dieux, est immense. »³⁰ « Dans *Humain trop humain*, Nietzsche attribue aux efforts des Juifs la victoire d'une vision du monde « plus naturelle [...] et en tout cas affranchie des mythes³¹. » D'après Renan « la mythologie pure n'était guère du goût des anciens Hébreux³² ». Blanchot n'a

²⁰ EMMANUEL LÉVINAS, *Information juive*, 1961, repris dans *Difficile Liberté*, Albin Michel, 1963, 3^{ème} édition, p. 301

²¹ MAURICE BLANCHOT, *L'Entretien infini*, op. cit., p. 182

²² Ibidem, p. 193

²³ EMMANUEL LÉVINAS, *Autrement qu'être*, Martinus Nijhoff, 1974, p. V

²⁴ MAURICE BLANCHOT, « Les Intellectuels en question », *Le Débat*, repris dans *La Condition critique*, op. cit. p. 410

²⁵ Ibidem

²⁶ Ibidem

²⁷ MAURICE BLANCHOT, « Lettre à Roger Laporte », dans JEAN-LUC NANCY, *Maurice Blanchot, passion politique*, Galilée, 2011, p. 50

²⁸ MAURICE BLANCHOT « N'oubliez pas », dans *Ecrits politiques*, op. cit., p. 242

²⁹ JEAN-LUC NANCY, *La Communauté désœuvrée*, 1983 1986 p. 116

³⁰ Maurice Blanchot, *Joseph et ses Frères*, L'Insurgé, 14 avril 1937,

³¹ FRIEDRICH NIETZSCHE, *Humain trop humain*, § 475, trad. fr. R. Rovini et Marc de Launay, in *Oeuvres philosophiques complètes*, t. III, Paris, Gallimard, 1988, p. 287

³² ERNEST RENAN, *Histoire du Peuple d'Israël*, Calmann-Lévy, t. I p. 348.

certainement pas lu *l'Histoire du Peuple d'Israël*, sinon il n'aurait pas répété aussi naïvement que le nom de Dieu est « imprononçable³³. » Mais contrairement à ce que pensait Renan, il y a dans la Bible des vestiges d'une cosmogonie mythique – l'histoire de la lutte de Dieu contre la mer : « Sous lui s'inclinent les auxiliaires de Rahab. Dans sa puissance il contient la mer Et dans sa sagesse il écrase Rahab. A son souffle le ciel s'éclaircit ; Sa main transperce le Serpent fugitif. »³⁴ « Qui a fermé la mer avec des portes ? »³⁵ « S'ils se dérobent à mes yeux au fond de la mer, là je commanderai au Serpent de les mordre. »³⁶ « N'est-ce pas toi qui a fendu Rahab, transpercé le monstre ? N'est-ce pas toi qui desséchas la mer, les eaux du grand abîme ? »³⁷ « En ce temps-là, Iahvé touchera de son glaive pesant, grand et fort, Léviathan le serpent fugitif, le serpent tortueux, et il tuera le monstre de la mer. »³⁸ « C'est toi qui domines l'orgueil de la mer et qui calmes la fureur des flots. C'est toi qui a foulé comme un cadavre Rahab. »³⁹ « C'est toi qui dans ta force a divisé la mer, qui a brisé la tête des monstres dans l'eau, tu as brisé les têtes de Léviathan »⁴⁰ « Ne tremblerez-vous pas devant moi qui ai posé le sable pour mettre une limite à la mer, barrière éternelle qu'elle ne franchira point. »⁴¹ Comme l'écrivit Loisy « le monstre est vaincu et tué comme dans le poème chaldéen, pour que les eaux se partagent entre l'océan, source des mers et des fleuves, et le réservoir qui est au-dessus du firmament, la terre étant placée entre deux. »⁴². Racine s'en est souvenu dans *Athalie* : « Celui qui met un frein à la fureur des flots Sait aussi des méchants arrêter les complots. » (Acte I scène 1 v. 61-62) Cette cosmogonie n'apparaît pas dans la Genèse. On doit donc

³³ «la révérence qui rend [le nom de Dieu] imprononçable (sacré) » (MAURICE BLANCHOT, *Le pas au-delà*, op. cit., p. 69) », « Dieu (ce nom imprononçable) » (MAURICE BLANCHOT, « N'oubliez pas » *Ecrits politiques*, op. cit., p. 238) On lit au contraire chez Renan : « Clément d'Alexandrie donne *Iaoué* ; Théodoret nous apprend que les Samaritains prononçaient IABE [...] Saint Jérôme donne *Iaho*. [...] La forme *Iahve* ou *Iahwe* paraît donc bien représenter la prononciation au moins du IV^{ème} siècle de notre ère. » (ERNEST RENAN *Histoire du peuple d'Israël*, op. cit., t. I p. 83) Cf. aussi EDOUARD DHORME « Le nom du Dieu d'Israël », *Revue d'histoire des religions*, 1952 Il ne semble pas que ce soit la « révérence » qui conduise à ne pas prononcer le nom de Iahvé. Dans le Livre des Juges, lorsque Manoakh, le père de Samson, demande son nom à l'Ange de Iahvé, celui-ci répond : « Pourquoi demandes-tu mon nom, alors qu'il est mystérieux (pile'i) ? » (XIII 18) « On voit, par ce passage, que le nom de l'Eternel était bien tabou... » (Salomon Reinach, « Samson », *Cultes, Mythes et Religion*, t. IV, p. 150) Blanchot semble d'autre part ignorer que l'interdiction du nom divin n'était pas propre aux Hébreux. C'est ce qu'avait montré James Fraser dans *Le Rameau d'Or* : « De même que le sauvage cache peureusement son véritable nom par crainte que les sorciers n'en fasse un mauvais usage, ainsi il s' imagine que ses dieux doivent aussi garder leurs noms secrets, de peur que d'autres dieux ou même que des hommes n'apprennent ces noms mystiques et n'aillent alors s'en servir dans des incantations » (James George Fraser, *Taboo and the Perils of the Soul*, Macmillan & co, 1911, p 387, *Le Rameau d'Or*, édition abrégée, Librairie Orientaliste Geuthner, 1923, p 242, rééd. Robert Laffont, *Le Rameau d'Or, Tabou et les périls de l'âme*, VI « Mots tabous » § 5 t I p. 701 Fraser se fonde en particulier sur la légende égyptienne qui raconte comment la déesse Isis arracha le secret de son nom au grand dieu Ra « Mon père et ma mère m'ont donné mon nom, et il est resté caché dans mon corps depuis ma naissance, pour qu'aucun magicien ne pût rien sur moi » (cité par Fraser, p. 702) « Le nom tout-puissant se cachait véritablement dans le corps du dieu, et l'on ne pouvait l'en extraire que par une opération chirurgicale, analogue à celle que les cadavres subissent au début de la momification » (G Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique, les origines, Egypte et Chaldée*, Hachette, 1895, chap. III « L'histoire légendaire de l'Egypte », p. 163)

³⁴ Job IX 13

³⁵ Job XXXVIII 8

³⁶ Amos, IX 3

³⁷ Isaïe LI 9-10

³⁸ Isaïe XXVII 1

³⁹ Psaume LXXXIX

⁴⁰ Psaume LXXVII

⁴¹ Jérémie V 22

⁴² ALFRED LOISY, *Les Mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse*, Paris, Picard, 1901 chapitre 2 « Le combat du créateur contre le chaos », § 1 « La création – le chaos primordial », p. 35). Cf. Salomon Reinach, « Les mythes babyloniens et les trois premiers chapitres de la Genèse », *L'Anthropologie*, 1901, repris dans *Cultes, Mythes et Religions*, t. p

supposer que les mythes y ont été censurés. En effet, l'idée d'un Créateur unique exclut la possibilité d'un combat originel.- Analysant le récit biblique de la création, Loisy fait remarquer qu'« il paraît presque scientifique par rapport à la mythologie des documents cuuëiformes », et il explique cette apparence par le monothéisme : « Cette différence, il n'est pas besoin de le prouver, ne tient pas à une connaissance plus exacte de la nature, mais à l'idée du Dieu créateur. La puissance de ce Dieu est sans limites : il n'a pas besoin d'attaquer le chaos pour le dominer. »⁴³ On doit aussi l'idée d'un judaïsme essentiellement rationaliste à plusieurs auteurs, Joseph Salvador (*La Loi de Moïse* 1822) et James Darmesteter (*Les Prophètes d'Israël*, 1892). Salvador ajouta à la malédiction de Iahvé la promesse d'un progrès par la connaissance : « comme tous les grands mouvements du monde [la carrière de l'homme] est circulaire, elle [le] ramènera à [son] point de départ dès qu'[il] aura épuisé tous les fruits de l'arbre de science, qu'[il] aura acquis l'expérience des âges. Alors la terre pourra lui offrir encore un vaste jardin de délices... »⁴⁴ Le sacrifice d'Isaac lui semble fonder le principe d'« un principe sans lequel l'ordre social ne put s'établir, celui du libre sacrifice de ses intérêts propres, de ses affections les plus intimes à la vérité et à la justice ; à la loi qui doit être leur expression reconnu ; à la liberté qui est leur but... »⁴⁵ James Darmsteter réduisit le judaïsme à « l'unité divine et [au] Messianisme », - « ce sont les deux dogmes qui, à l'heure présente, éclairent l'humanité en marche, dans l'ordre de la science et dans l'ordre social, et qui s'appellent, dans la langue moderne, l'un « unité des forces », l'autre « croyance au progrès »⁴⁶. » En 1928 André Spire leur consacra deux chapitres dans *Juifs et Demi-Juifs*. Blanchot a pu les lire à l'époque et s'en souvenir plus tard.

Lacoue-Labarthe

En 1987, dans *La Fiction du Politique* dédiée « à Maurice Blanchot » Lacoue-Labarthe réitéra l'affirmation catégorique de celui-ci et en proposa une justification. « Où est la différence incommensurable [qui caractérise] l'Extermination »? Heidegger semble avoir relativisé Auschwitz en en faisant, avec Hiroshima, l'un des exemples du *Ge-stell* planétaire : « L'agriculture est maintenant une industrie alimentaire motorisée, quant à son essence la même chose que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps de la mort, la même chose que le blocus et la réduction de pays à la famine⁴⁷, la même chose encore que la fabrication de bombes à hydrogène⁴⁸ ». Lacoue-Labarthe jugea cette phrase « scandaleusement insuffisante », non pas parce qu'elle rapporte à la technique l'extermination de masse : « sous cet angle » il estime qu'« elle est au contraire absolument juste », mais parce qu'elle omet de signaler que pour l'essentiel [...] l'extermination de masse fut celle des Juifs et que cela fait une différence incommensurable avec la pratique économico-militaire des blocus

⁴³ ALFRED LOISY, *Les Mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse*, op. cit., chap. I, p. 36Cf. François Lenormand : « Le polythéisme exubérant qui encombrait ces histoires chez les Chaldéens en a été soigneusement éliminé, pour faire place au plus sévère monothéisme. » (*Les origines de l'histoire d'après la bible et les traditions des peuples orientaux*, t. I. Maisonneuve & cie, 1880, Préface, p. XIX

⁴⁴ JOSEPH SALVADOR, *La loi de Moïse, ou Système politique et religieux des Hébreux*, Paris, Ridan, libraire, 1822, 513

⁴⁵ Ibidem, p. 529

⁴⁶ JAMES DARMESTETER, *Les Prophètes d'Israël*, 1892, p. 195, cité par ANDRÉ SPIRE, *Juifs et demi-Juifs*, Grasset, 1928, p. 329

⁴⁷ On pourrait penser que Heidegger fait allusion à la famine organisée par Staline en Ukraine. Mais dans une conférence de la même année il évoque la famine en Chine : « Des centaines de milliers meurent en masse [...] Ils sont liquidés discrètement dans des camps d'extermination. Et sans cela – des millions périssent aujourd'hui de famine en Chine. » (MARTIN HEIDEGGER, *Bremer und Freiburger Vorträge*, G.A. t. 79, p. 96, cité par EMMANUEL FAYE, *Arendt et Heidegger*, Albin Michel, 2016, p. 200) Emmanuel Faye fait remarquer : « Si les famines en Chine constituent une réalité terrible, ce n'est pas d'une volonté génocidaire qu'elles procèdent. » (EMMANUEL FAYE, *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la pensée*, Albin Michel, p. 492, et *Arendt et Heidegger, extermination nazie et destruction de la pensée*, op. cit., p. 201)

⁴⁸ MARTIN HEIDEGGER, *Bremer und Freiburger Vorträge*, Peter Jaeger, G. A. t. 79, 1994, p. 27 cité par PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE, *La Fiction de Politique*, op. cit., p. 58.) « Philippe Lacoue-Labarthe qui a le premier publié la phrase en français [...] se trompe en la situant dans la seule conférence « demeurée inédite » [...] En effet, le passage appartient [...] non pas à la conférence « Le Danger » [...] mais à celle intitulée « le Dispositif ». » (EMMANUEL FAYE, *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*, Albin Michel, 2005, rééd. Coll. Biblio essais, p. 660)

ou même l'usage de l'armement nucléaire⁴⁹. » La raison en serait « extrêmement simple » : « L'extermination des Juifs [...] est un phénomène qui, pour l'essentiel, ne relève d'aucune logique (politique, économique, sociale, militaire, etc.) autre que spirituelle⁵⁰. » La liste est longue des « modèles historiques de l'Extermination », mais ils « ont ceci tous en commun que, chaque fois [...] il y a un enjeu proprement politique, économique, ou militaire, les moyens sont ceux de la lutte armée ou de la répression judiciaire et policière, une loi ou une raison préside à l'opération. » Ainsi les bombes lancées sur Hiroshima et Nagasaki semblent avoir eu pour but d'écraser le Japon, ou de prévenir l'intervention de l'URSS contre lui. Lacoue-Labarthe précise que « cela vaut, quelle que soit l'ampleur ou l'énormité des faits, pour la forme stalinienne de la même opération⁵¹, Cambodge compris⁵². Dans le cas d'Auschwitz, rien de tel. » Pour deux raisons. D'abord « les juifs ne menaçaient pas l'Allemagne comme les Méliens menaçaient la Confédération athénienne, les hérétiques la Chrétienté, les Protestants l'état de droit divin, les Girondins la Révolution ou les koulaks l'établissement du socialisme⁵³. » Ensuite, c'est la « deuxième raison » : « Les moyens de l'Extermination n'ont été, en dernière instance, ni militaires ni policiers mais industriels, (c'est pourquoi la phrase de Heidegger est absolument juste)⁵⁴. » Ces deux raisons conduisent Lacoue-Labarthe - je ne sais comment⁵⁵ -, à affirmer que « dans l'apocalypse d'Auschwitz ce n'est ni plus ni moins que l'Occident, en son essence, qui s'est révélé. [...] S'il est vrai que l'époque est l'accomplissement du nihilisme, alors c'est à Auschwitz que cet accomplissement a eu lieu, sous sa forme informe la plus pure. Dieu est effectivement mort à Auschwitz, en tout cas le Dieu de l'Occident gréco-chrétien, et ce n'est par aucune sorte de hasard que ceux que l'on voulait anéantir étaient les témoins, dans cet Occident-là, d'une autre origine qui y avait été vénérée et pensée – si ce n'est même, , peut-être, d'un autre Dieu, resté libre de sa captation hellénistique et entravant par là-même le progrès de l'accomplissement. C'est pourquoi cet événement, l'Extermination, est à l'égard de l'Occident la terrible révélation de son essence⁵⁶. » Lacoue-Labarthe d'autre part exposa et approuva la conception de Blanchot du judaïsme et de

⁴⁹ PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE, *La Fiction du Politique*, op. cit., p. 58

⁵⁰ Ibidem, op. cit., p. 59 & 75

⁵¹ Lacoue-Labarthe évoque les « révisionnistes », qui pourraient l'accuser de perpétuer « le geste intéressé des diverses propagandes, à l'Ouest ou à l'Est, qui se sont précipitées dans la dénonciation du mal nazi, pour mieux dissimuler ou minimiser leurs propres forfaits » (p. 74) C'est ainsi, que l'historien Ernst Nolte, disciple de Heidegger, évoque « la collectivisation obligatoire de 1929-1930, quand des millions de koulaks furent chassés des non des villes dans les villages, mais des villages dans la toundra pour « s'y dessécher », comme dit Soljenitsyne, c'est-à-dire pour y trouver la mort » et « l'affreuse époque entre 1936 et 1938, dont Moshe Pijae disait en 1951 : « Dans les années 36, 37 et 38, plus de trois millions de personnes furent assassinées en Union soviétique. Elles n'appartenaient pas à la bourgeoisie, car celle-ci avait été liquidée depuis longtemps dans ce pays. » » Et Nolte suppose que « Auschwitz ne résulte pas principalement de l'antisémitisme traditionnel [...] mais bien plutôt d'une réaction, elle-même fruit de l'angoisse, suscitée par les actes d'extermination commis par la révolution russe. » (ERNST NOLTE, « Légende historique ou révisionnisme » [1980], 24 07 1986, traduit dans *Devant l'histoire, les documents de la controverse sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi*, Cerf, 1988, p. 15- 17 & 21). Eberhardt Jäckel a réfuté l'hypothèse de Nolte, en rappelant que Hitler avait souvent indiqué ses raisons de vouloir tuer les Juifs et que « les assassinats commis par les bolcheviques ou une peur particulière que lui aurait inspirée ces derniers n'y apparaissent nullement. » (EBERHARDT JÄCKEL, « La misérable pratique des insinuations », (12 09 1986), traduit dans *Devant l'Histoire*, op. cit., p. 100)

⁵² Cf. ERNST NOLTE : « Si l'on veut, en 1980, réviser et renouveler la présentation du IIIe Reich [...] il ne faudrait pas partir de la République de Weimar [...] mais [...] on pourrait prendre comme point de départ une proclamation du Front National Uni du Cambodge » (art. cit., p. 16)

⁵³ PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE, *La Fiction de Politique*, op. cit., p. 60-61

⁵⁴ Ibidem, p. 61

⁵⁵ Ivan Segré a tenté d'explicitier « le nouage historial de « l'idéologie occidentale s'accomplissant (la technoscience) » et de « la solution finale du problème juif » ». « Seule « la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et dans les camps d'extermination », en tant que la logique meurtrière à l'œuvre est principiellement antisémite, articule l'absence de toute raison objective à l'autonomie d'un procédé technique de fabrication », et ainsi révèle le nihilisme essentiel de notre temps : la fabrication répétitive, systématique, industrielle, de rien. » (IVAN SEGRÉ, *Qu'appelle-t-on penser Auschwitz ?* Nouvelles éditions Lignes, 2009, p. 96-97)

⁵⁶ Ibidem, p. 62-63. Cf. p. 76

l'antisémitisme : « Maurice Blanchot a raison d'écrire que « *les Juifs incarnent (...) le rejet des mythes* »...⁵⁷ » « La phrase de Blanchot [...] atteste l'exacte compréhension de la raison pour laquelle les nazis – et Rosenberg le premier – appelaient à la persécution et à l'élimination des juifs⁵⁸. »

En 1987, dans « Penser l'Apocalypse », Blanchot signala l'ouvrage de Lacoue-Labarthe, il en cita la conclusion « apocalyptique » - attribuant à Paul Celan le savoir de cette conclusion : « Celan savait que la Shoah était, face à l'Occident, la révélation de son essence⁵⁹. »

En 1997, citant à nouveau *Les Intellectuels en question*, Lacoue-Labarthe écrivit que « Blanchot aura été l'un des rares en ce siècle [...] à comprendre et à dire [...] que c'est la remythologisation qui porte seule la responsabilité du mal. On peut, *on doit* interroger encore, sans relâche, telle proposition désormais célèbre « [...] Dans le juif, dans le « mythe du juif », ce que veut anéantir Hitler, c'est précisément l'homme libéré des mythes »⁶⁰. » Mais Derrida s'opposa alors à la thèse de Blanchot : « Je ne serai jamais prêt à souscrire à un énoncé aussi massif que : le Judaïsme rompt avec le mythe⁶¹. » Lacoue-Labarthe céda : « Moi non plus, je n'accepte pas cette proposition : « les Juifs ... » ou « le Juif » dit-il même. Je ne peux pas dire cela, je l'ai trop entendu [...] Je crois [...] qu'on ne peut pas imaginer un seul instant une religion [...] sans mythe⁶². » il exposa son intention : « Je ne veux pas mettre en cause l'espèce de probité de ce que cherche à faire Maurice Blanchot dans cette sorte d'opération. [...] Mais je ne voulais pas faire le geste simple qui consisterait à dire « Blanchot c'est le retour au mythe et il n'a jamais quitté ce terrain » ou « Blanchot c'est l'innocence pure par rapport au mythe et c'est cela qu'il a voulu affirmer ». J'ai voulu dire : sur la question du mythe (...) il y a quelque chose qui se passe chez lui. Lui-même à cette difficulté avec cette question de la fiction, du mythe [...]. » Et il précisa enfin qu'il avait voulu rajouter à la citation des « Intellectuels en question » : « Peut-être sans idole, je veux bien le croire, mais sans mythe, certainement pas⁶³. » A l'automne de la même année Lacoue-Labarthe revint, dans *Lignes*, sur son adhésion aux « thèses » de Blanchot : « Je ne souscris pas aveuglément à toutes les thèses de Maurice Blanchot. Quoi que j'aie pu moi-même dire à ce sujet, il y a dix ans, je ne suis pas du tout sûr que, comme l'écrit Blanchot « de l'affaire Dreyfus à Hitler et à Auschwitz, il s'est confirmé que c'est l'antisémitisme [...] qui a révélé le plus fortement l'intellectuel à lui-même. » Si, ainsi qu'il l'ajoute presque immédiatement, « l'impératif catégorique [...] est devenu celui qu'Adorno a à peu près formulé ainsi : *pense et agis de telle manière qu'Auschwitz ne se répète jamais* ; ce qui implique que Auschwitz ne soit pas devenu un concept et qu'un absolu a été atteint là⁶⁴... » Lacoue-Labarthe estima que « la protestation intellectuelle n'a pas attendu la moderne formulation de la question juive pour se manifester. » - il pensait au protestantisme : « On considère le protestantisme comme le symptôme, sinon l'agent, de l'effondrement du théologico-politique. La protestation intellectuelle, quant à elle, procède initialement de la rébellion contre le totalitarisme religieux⁶⁵. » Et il indiqua, sans la développer, une réserve philosophique sur « le concept onto-théologique d'« absolu »⁶⁶. »

Examen de l'idée de Maurice Blanchot

« L'holocauste, événement *absolu* de l'histoire... » Blanchot n'est parvenu que peu à peu à cette affirmation. Il écrivait en 1971, dans *L'Amitié* : « ...Cet absolu est nommé lorsqu'on prononce les noms d'Auschwitz, Varsovie

⁵⁷ PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE, *La Fiction du Politique*, op. cit., p. 138

⁵⁸ Ibidem, p. 143

⁵⁹ MAURICE BLANCHOT, *Ecrits politiques*, op. cit., p. 230

⁶⁰ PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE, *Agonie terminée agonie interminable - sur Maurice Blanchot*, éditions Galilée, 2011, p. 36

⁶¹ JACQUES DERRIDA, 14 juillet 1997, cité par ARISTIDE BIANCHI ET LEONID KHARLAMOV, « Présentation » [d'] *Agonie terminée, agonie interminable*, op. cit., p. 37

⁶² PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE, Ibidem

⁶³ PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE, ibidem

⁶⁴ PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE, dans *Lignes*, n°32, octobre 1997, « Les intellectuels », p. 79. Cf. THEODOR W. ADORNO, *Dialectique négative*, Payot, 1978, p. 265

⁶⁵ Id, ibidem, p. 80

⁶⁶ Id. Ibidem

(le ghetto et la libération de la ville), Treblinka, Dachau, Buchenwald, Neuengamme, Oranienburg, Belsen, Mauthausen, Ravensbruck, et tant d'autres. Ce qui s'est passé là, l'holocauste des Juifs, le génocide contre la Pologne et la formation d'un univers concentrationnaire⁶⁷, est, qu'on en parle ou qu'on n'en parle pas, le fond de la mémoire dans l'intimité de laquelle, désormais, chacun de nous, le plus jeune comme l'homme mûr, apprend à se souvenir et à oublier⁶⁸. » Et il écrivit, en 1973, dans *Le Pas Au-delà* : « Que le fait concentrationnaire, l'extermination des Juifs et les camps de la mort où la mort continue son œuvre, soient pour l'histoire un absolu qui a interrompu l'histoire, on doit le dire sans pouvoir rien dire d'autre. Le discours ne peut se développer à partir de là. Ceux qui auraient besoin de preuves n'en recevront pas ⁶⁹. » Comme l'a fait remarquer Michel Surya, dans le texte de *L'Amitié* « l'holocauste des Juifs (comme on disait alors) est placé au même rang que « le génocide contre la Pologne » et « la formation de l'univers concentrationnaire » - « Il est vrai, on ne séparerait pas encore exactement [...] entre Auschwitz et les autres camps. [...] On ne séparerait donc exactement entre camps de concentration et camps d'extermination, entre déportation résistancialiste et déportation racialisée. Blanchot pas plus que l'époque, apparemment⁷⁰. » De fait en 1949 Harold Rosenberg reprochait à Sartre de ne peindre que le juif « victime des camps de concentration⁷¹ » ; en 1965, dans les *Antimémoires*, Malraux, lui non plus ne distinguait pas : « Dachau, Ravensbruck, Auschwitz⁷² » C'est encore le cas du texte du *Pas Au-delà* : « le fait concentrationnaire » et « l'extermination des Juifs » y sont l'un après l'autre nommés mais n'y sont pas clairement distingués : on sait aujourd'hui que « deux-tiers des victimes [de la Shoah] ne sont jamais entrées dans un camp de concentration⁷³ ». Et même dans *L'Écriture du Désastre*, après la page où l'holocauste est seul déclaré « évènement *absolu* de l'histoire », une autre page compare Auschwitz au Goulag : « Peut-on dire : l'horreur domine à Auschwitz, le non sens au Goulag ?⁷⁴ » On peut s'étonner, avec Surya, qu'il soit possible « que ne soit d'aucune façon évoquée « la solution finale » par quoi Auschwitz en effet, et les camps qui ont existé sur le même modèle, explicitement les camps d'extermination, s'exceptent de tous les camps de

⁶⁷ Allusion à DAVID ROUSSET *l'Univers concentrationnaire*, éditions du Pavois, 1946, éditions de Minuit, 1965

⁶⁸ MAURICE BLANCHOT, *L'Amitié*, Gallimard, 1971, p. 128

⁶⁹ MAURICE BLANCHOT, *Le pas au-delà*, Gallimard, 1973, p. 156

⁷⁰ MICHEL SURYA, *L'Autre Blanchot l'écriture de jour, l'écriture de nuit*, Gallimard, coll. Tel, 2014, p. 100. En 1971 André Glucksmann protesta en sens inverse contre cette indistinction : « L'horreur des charniers nazis apparut exceptionnelle. Elle s'était pourtant manifestée dans la Russie de Staline (qui en inaugurerait l'usage systématique » (ANDRÉ GLUCKSMANN, *La Cuisinière et le Mangeur d'Hommes*, Paris, éditions du Seuil, collection « Points » cité par MICHEL SURYA, *L'Autre Blanchot*, op. cit., p. 103)

⁷¹ Harold Rosenberg, « Does the Jew exist ? Sartre's morality play about antisemitism », *Commentary*, janvier 1949, (« Sartre's Jew is a personification of the man in the camp, and it is a concentration-camp drama that his study of the Jew hangs together ») cité par Francis Kaplan, *La Passion antisémite*, op. cit., p. 355. Kaplan fait remarquer que « même en 1949, Harold Rosenberg ne dit pas encore « camp d'extermination ». » (p. 355 n. 4)

⁷² ANDRÉ MALRAUX, *Antimémoires*, Gallimard, 1967, p. 589. Malraux évoqua aussi la révolte « des Juifs de Treblinka » (p. 597) Selon lui l'originalité du nazisme ne réside pas seulement dans l'extermination des Juifs « Ce qui n'avait pas encore existé, c'est l'organisation de l'aviation. » (p. 583-584) « Vous avez subi quelque chose qui n'a existé ni en Russie, ni en Algérie, ni en Italie, quelque chose qui me semble tenir à la nature même du nazisme. Il s'est agi de vous faire perdre l'âme. » (p. 594)

⁷³ « Deux tiers des victimes ne sont [...] jamais entrées dans un camp de concentration, mais tuées dans ces usines de « fabrication de cadavres » que furent Belzec, Chelmno, Treblinka, Sobibor, Birkenau. Seule une petite partie des victimes de la Shoah est entrée dans des camps dits de concentration. » (GEORGES BENSOUSSAN, « La Shoah à la lumière des génocides du XXème siècle », *Chimères*, 2007/1, p. 121)

⁷⁴ MAURICE BLANCHOT, *L'Écriture du Désastre*, op. cit., p. 121

concentration qui ont existé et existeront en Europe, y compris au Goulag⁷⁵. » Blanchot n'ignorait évidemment pas l'extermination dans les camps nazis : « ... l'horreur [domine à Auschwitz], parce que l'extermination sous toutes formes est l'horizon immédiat... » Mais, en 1983, dans *Après Coup*, Blanchot semble l'avoir oublié, dès lors que derechef il évoqua « ces travaux dérisoires des camps concentrationnaires, quand ceux qui y qui y sont condamnés transportent d'un endroit à l'autre, puis ramènent au point de départ ds montagnes de pierre, [...] pour la ruine du travail et des tristes travailleurs. Cela eut lieu à Auschwitz, cela eut lieu au Goulag⁷⁶. » Comme le fait remarquer Surya, « des uns et des autres, camps nazis et camps staliniens, il parle comme de camps de travail⁷⁷. » Au sujet de cette « proximité approximative d'Auschwitz et du Goulag », Surya forme cette hypothèse qu'« elle était assez bien faite pour marquer comment Blanchot était décidé de congédier ses passions politiques passées [...]. En faisant comparaître par le même geste (dans la même phrase : « Cela eut lieu à Auschwitz, cela eut lieu au Goulag ») l'excès de ce que chacun d'eux condamnait [...] le nazisme, comme « altération » et « excès » de l'antidémocratie de son passé ancien (les années 30), et le stalinisme, de l'autre, comme « altération » et « excès » du communisme de son passé récent (les années 60 ⁷⁸). » Ce n'est qu'en 1987, après la parution le livre de Lacoue-Labarthe, que Blanchot réaffirma ce qu'il avait déclaré en 1975.

Comment interpréter « l'holocauste, événement *absolu* de l'histoire » ?⁷⁹ On est tenté d'y voir l'inversion du christianisme⁸⁰, du dogme exposé par le deuxième article du Credo – la Résurrection du Christ est un événement daté. « Dans le christianisme l'événement central qui donne un sens à l'histoire est l'incarnation, la passion, la résurrection du Messie. Dans la conception de l'histoire qui s'élabore en des ouvrages toujours plus nombreux, c'est la Shoah⁸¹. » Ce fragment serait ainsi l'expression de ce qu'Alain Besançon a appelé « religion de la Shoah » : « Il existe un absolu du mal, localisé avec précision dans le temps et l'histoire : c'est le nazisme, on projet d'extermination des juifs et sa mise à exécution. » Le culte mémoriel ignore la relation à Dieu, mais il n'en est pas moins religieux : « Le « sacré » est apporté par la nature absolue, unique, incomparable de la Shoah. C'est donc un sacré négatif. Il est l'absolu du mal. Il ne peut être l'objet que d'une contemplation douloureuse et d'un deuil perpétuel ⁸²... » Mais, comme on l'a vu, *absolu* a un autre sens : *sans relation*, en sorte que l'événement n'est peut-être absolu qu'en ce qu'il est tel qu'il ruine la continuité de l'histoire : « le mouvement du Sens s[y] est abîmé. » Dans un fragment placé à la page précédente, Blanchot évoque « Hegel vivant, dans

⁷⁵ MICHEL SURYA, *L'Autre Blanchot*, op.cit., XXII, p. 101-192 Surya conclut : « Un nom manque, qui caractériserait ce qu'il cherche à désigner, et épargnerait qu'il se prête aux indistinctions douteuses auxquelles on le voit céder : celui de Wannsee. Il ne l'a jamais cité. » (Ibidem) Cf. Raymond Aron : « Je maintiendrai [...] qu'entre ces deux phénomènes (la terreur soviétique et la terreur nazie) la différence est essentielle à cause de l'idée qui anime l'une et l'autre entreprise, dans un cas l'aboutissement est le camp de travail, dans l'autre la chambre à gaz. » (*Démocratie et Totalitarisme*, Gallimard, 1965, p. 298-299) Ces arguments ne convainquirent pas Alain Besançon (cf. *Le Malheur du Siècle*, op. cit., p. 61. Ils finirent par ne plus convaincre Aron lui-même : « L'argument que j'employai plus d'une fois pour différencier le messianisme de la classe de celui de la race ne m'impressionne plus guère. L'apparent universalisme du premier est devenu, en dernière analyse, un trompe-l'œil. Une fois arrivé au pouvoir, il se mêle à un messianisme national ou impérial. Il sacralise les conflits ou les guerres, bien loin de sauvegarder, par-dessus les frontières, les liens fragile d'une foi commune. » (RAYMOND ARON, *Mémoires*, Julliard, 1983, p. 737)

⁷⁶ MAURICE BLANCHOT, *Après coup* précédé par *Le Ressassement éternel*, les éditions de Minuit, 1983, p. 85-96. Cf. *l'Ecriture du Désastre* : « Langbein à Auchwitz, le même épisode au Goulag (Soljenitsyne). » (p. 129-130) Surya suppose qu'il subit l'influence de Glucksmann, Dans *les Intellectuels en question*, Blanchot reconnaît en effet une certaine proximité avec cet auteur.

⁷⁷ MICHEL SURYA, *L'Autre Blanchot*, op. cit., XXII, p. 101

⁷⁸ Ibidem

⁷⁹ Gisèle Berkman a déclaré éprouver un malaise à la lecture de ce texte : « Quelque chose, dans cette langue pourtant admirable, sonne le creux. Quelque chose échoue à être à la hauteur de l'Histoire. » (*La Question juive de Maurice Blanchot*, Le Bord de l'eau, 2023, p. 15) « On ne peut échapper au malaise en lisant ces lignes. » L'auteur lie ce malaise « à la tournure emphatique de ces termes, à la limite qu'y rencontre, soudain, la logique du « x sans x » chère à Blanchot : n'est-ce pas renvoyer un peu vite « Auschwitz » ou « l'holocauste », comme on voudra, à la garde de l'oubli, celui-ci fût-il l'immémorial ? »

⁸⁰ Cf. FRANÇOIS BRÉMONDY, « *Le Très-Haut* et l'Incognito de Dieu », *Revue des Sciences humaines*, 1999

⁸¹ ALAIN BESANÇON, *Problèmes religieux contemporains*, éditions de Fallois, 2015, p. 215

⁸² Ibidem, p. 212

l'imposture du Sens achevé⁸³. » Ici, le « Sens » lui-même se révélerait une imposture. Avec Hegel, écrivit Engels, « l'histoire de l'humanité n'apparaissait plus comme un enchevêtrement chaotique de violences absurdes, toutes également condamnables devant le tribunal de la raison philosophique arrivée à maturité et qu'il est préférable d'oublier aussi rapidement que possible, mais comme le processus évolutif de l'humanité elle-même, et la pensée avait maintenant pour tâche d'en suivre la lente marche progressive à travers tous ses détours⁸⁴. » Avec Auschwitz, l'histoire apparaîtrait de nouveau comme un « enchevêtrement chaotique de violences absurdes »⁸⁵. C'est ce que semble aussi signifier le fragment du *Pas au-delà* d'après lequel « le fait concentrationnaire, l'extermination des juifs et les camps de la mort [...] [sont] pour l'histoire un absolu qui a interrompu l'histoire⁸⁶ »

Examen du commentaire de Lacoue-Labarthe

Lacoue-Labarthe déclara « absolument juste » la phrase de Heidegger qui « rapporte à la technique l'extermination de masse⁸⁷ » et souligna que « les moyens de l'Extermination [des juifs] n'ont été, en dernière instance, ni militaires ni policiers mais industriels⁸⁸. » Je dois avouer que m'échappe la raison pour laquelle on devrait tant se préoccuper de la nature, artisanale ou industrielle, de l'instrument d'un crime⁸⁹. Je ne vois pas non plus ce qu'il y a d'étonnant à ce que les moyens d'une extermination de masse perpétrée à l'époque industrielle soient de nature industrielle. Cela permet du moins à Lacoue-Labarthe d'incriminer l'Occident, - dès lors qu'il a posé la thèse heideggerienne que « l'époque est celle de l'accomplissement du nihilisme⁹⁰ ». Il est alors difficile de ne pas donner raison à Emmanuel Faye jugeant qu'Heidegger dénie ainsi la responsabilité des auteurs de l'extermination⁹¹. Blanchot, sans dire pourquoi, trouve que la phrase de Heidegger est « un texte terrible qu'on a

⁸³ MAURICE BLANCHOT, *L'Écriture du Désastre*, op. cit., p. 79

⁸⁴ FRIEDRICH ENGELS, *Anti-Dühring*, chap. I, trad. fr. éditions sociales 1963, p. 55

⁸⁵ Après avoir cité « la Crise de l'Esprit » de Valéry, Alain Finkielkraut remarque que déjà, après la première guerre mondiale, « l'optimisme des Lumières n'est plus acceptable. L'évènement qui vient d'avoir lieu interdit d'hypostasier en progrès de l'humanité l'essor prodigieux des aptitudes et des connaissances humaines [...] Au lieu que la Raison gouverne le monde au moyen de la déraison, c'est la barbarie qui a mobilisé les ressources de la Raison et les inventions de la science. » (ALAIN FINKIELKRAUT, *L'humanité perdue, essai sur le XXème siècle*, éditions du Seuil, 1996, p. 100)

⁸⁶ MAURICE BLANCHOT, *Le pas au-delà*, op. cit., p. 156

⁸⁷ Luc Ferry et Alain Renaut ont lu dans ce texte – mais non dans d'autres-, une critique du nazisme « tel qu'il fut » : « Il s'agit certes, cette fois, du nazisme tel qu'il fut (et non tel que Heidegger l'avait rêvé) ; et l'analyse, malgré sa scandaleuse mais inévitable insuffisance, s'y fait critique : il n'en demeure pas moins que le nazisme se trouve ainsi restitué dans la logique d'une technique moderne, à laquelle, loin de répondre de façon satisfaisante [comme Heidegger l'en crédite en 1953 et dans son entretien au *Spiegel* de 1966] il correspond jusqu'à la pire des tragédies. » (LUC FERRY, ALAIN RENAUT, *Heidegger et les Modernes*, Grasset, coll. « Figures », 1988, p. 156)

⁸⁸ PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE, *La Fiction de politique*, op. cit., p. 58 & 61. « Les chambres à gaz et les fours crématoires ne sont pas des armes » (p. 79)

⁸⁹ « Le mode de mise à mort n'est pas un critère d'évaluation. Il faut résister à la tentation de juger une mort plus atroce en soi qu'une autre ; aucune ne peut être regardée de près. Nul ne peut savoir ce qu'éprouvait un enfant en inhalant le gaz zyclon b ou en mourant de faim dans une isba ukrainienne. Puisqu'on tuait des hommes en dehors de toute justice, il faut affirmer qu'ils ont tous péri horriblement, autant les uns que les autres parce qu'ils étaient innocents. » (ALAIN BESANÇON, *Le Malheur du Siècle*, op. cit., p. 36)

⁹⁰ PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE, *La Fiction de politique*, op. cit., p. 62

⁹¹ « [Heidegger] se sert [...] du caractère planétaire de la technique moderne pour nier la spécificité irréductible du génocide nazi. » (EMMANUEL FAYE, *Heidegger et l'introduction du nazisme dans la philosophie*, Albin Michel, 2005, p. 490) « la responsabilité des bourreaux est niée, le processus barbare et effroyablement primaire des chambres à gaz et des camps d'extermination est imputée au dispositif planétaire et non aux dirigeants nazis et à leurs exécutants. » (EMMANUEL FAYE, *Arendt et Heidegger, extermination nazie et destruction de la pensée*, Albin Michel, collection « Bibliothèque idées », 2016 p. 199)

peine à récrire⁹². » De fait, on peut être stupéfait de voir niée la différence évidente⁹³ entre le but de l'agriculture motorisée (nourrir les hommes) et celui des chambres à gaz et des bombes atomiques (les tuer).

Quant à la première raison sur laquelle Lacoue-Labarthe fonde l'originalité absolue de l'extermination des Juifs , elle n'est pas acceptable : « Ils n'étaient pas en 1933 un facteur de dissension sociale (si ce n'est, bien entendu, fantasmatiquement) [...] ils ne menaçaient pas l'Allemagne comme [...] les koulaks menaçaient l'établissement du socialisme ». Les koulaks ne menaçaient pas l'URSS, mais la réalisation du but des communistes. Autant dire que les Juifs menaçaient le but d'Hitler (un monde sans Juifs). On doit ici reprocher à Lacoue-Labarthe qu'il surestime scandaleusement la rationalité de l'utopie communiste⁹⁴. Pourquoi « l'établissement du socialisme » ne devrait-il pas être jugé aussi fantasmatique que la purification raciale ⁹⁵? De fait l'argument dont Lacoue-Labarthe prétend qu'il ne vaut que pour l'extermination des Juifs vaut en réalité pour les koulaks : « La collectivisation de l'agriculture est irrationnelle en Union Soviétique puisqu'elle entraîne la destruction de la moitié du bétail et la réduction catastrophique des récoltes ⁹⁶. » Voulant distinguer « la « science » marxiste » et « la « science » dont se réclamait le national-socialisme », Lacoue-Labarthe reconnut que la première «exigeait peut-être, dans la conception que [Staline] s'en faisait, le Goulag », mais ce fut pour ajouter aussitôt : « mais le Goulag et ses millions de morts n'est pas Auschwitz⁹⁷ ». Il oublia de mentionner le

⁹² MAURICE BLANCHOT, « Penser l'Apocalypse », 1987, *Ecrits politiques*, op. cit., p. 229)

⁹³ « A ce compte, qu'est-ce qui n'est pas la même chose ? » (LUC FERRY, ALAIN RENAULT, *Heidegger et les Modernes* , op. cit., p. 188)

⁹⁴ Certes Raymond Aron a cru lui aussi devoir reconnaître, par souci d'objectivité, qu'il était rationnel : « [La terreur] qui s'est déclenchée au début de la collectivisation agraire vers 1929-1830 [...] a visé l'élimination de ceux que l'on a appelé les ennemis de classe, essentiellement les koulaks. Là encore, il s'agit d'une forme de terreur, je ne dis pas légitime ou illégitime, mais rationnellement explicable. Du jour où on a décidé la collectivisation agraire, les koulaks ont été des adversaires irréductibles de l'Etat soviétique ; les paysans russes ont donc abattu la moitié du bétail. Quand donc on a transféré des centaines de milliers de koulaks, on punissait, combattait des ennemis non pas fictifs mais réels. » (RAYMOND ARON, *Démocratie et Totalitarisme*, 1965, p. 275. Cf. *Mémoires*, Julliard, 1983, p. 177)) A ce compte, le délire d'un paranoïaque est rationnel. Ce qui est « rationnellement explicable » n'est pas nécessairement raisonnable.

⁹⁵ « Le communisme avec Lénine, Staline, Mao, Ho Chi Min a bénéficié d'acteurs plus capables que Hitler : la logique d'ensemble du système reste absurde, l'objectif inatteignable. » « Le socialisme [...] n'existe pas, sinon dans l'idéologie. » « Le projet étant irréalisable, il ne reste pour qualifier le jugement moral que les projets, lesquels, étant impuissants à rencontrer leur fin, deviennent la fin effective. » (ALAIN BESANÇON, *Le Malheur du Siècle, sur le communisme, le nazisme et l'unicité de la Shoah*, Fayard, 1997, p. 40-41, 60, 62)

⁹⁶ « Pour comprendre la conduite des hitlériens et des staliniens, il faut saisir leur idéologie et non se laisser abuser par des interprétations platement pragmatiques. La réquisition des moyens de transport en vue de l'extermination des juifs en pleine guerre est absurde si le but premier est de remporter la victoire. La collectivisation de l'agriculture est irrationnelle en Union Soviétique puisqu'elle entraîne la destruction de la moitié du bétail et la réduction catastrophique des récoltes. » (RAYMOND ARON, « L'essence du totalitarisme », art. cit. p. 419)

⁹⁷ PHILIPPE LACOUÉ-LABARTHE, *La Fiction du politique*, op. cit., p. 77

génocide perpétré contre l'Ukraine⁹⁸, qui fonde l'idée d'un « certain degré de connaturalité entre le communisme de type bolchevik et le national-socialisme », « deux idéologies » qui se sont « donné pour but de parvenir à une société parfaite en arrachant le principe mauvais qui fait obstacle⁹⁹. » Déjà, le 9 décembre 1951, les Nations-unies votèrent à l'unanimité la Convention internationale sur le génocide, mais « la convention ne concernait pas, par exemple, le massacre des koulaks¹⁰⁰. »

De même qu'il a surestimé la rationalité de l'utopie communiste, Lacoue-Labarthe a peut-être sous estimé sinon la rationalité, du moins la scientificité du racisme dont se réclama le nazisme. Le racisme a en effet été soutenu par les plus grands biologistes. En 1817, dans *Le Règne animal distribué d'après son organisation*, Cuvier, le plus grand naturaliste de son temps, affirma non seulement l'inégalité des races¹⁰¹ mais l'inégalité du « rameau araméen » et du « rameau indien, germain et pelasgique » de la race blanche : et il sembla bien établir un rapport entre ce rameau et la réussite intellectuelle des Européens : « C'est ce grand et respectable rameau de la race caucasique qui a porté le plus loin la philosophie, les sciences et les arts. »¹⁰² Trente ans après, dans l'introduction à sa traduction de *La Place de l'Homme dans la nature* de Thomas Huxley, le Dr E Dally, secrétaire de la Société Anthropologique de Paris, qui le premier prouva l'évolution de l'homme et du singe, affirma l'inégalité des races dans leur aptitude au développement de la civilisation : « Ce qui est dès à présent certain, c'est que les races humaines contemporaines nous offrent des inégalités singulières dans leur

⁹⁸ Selon Staline le premier plan quinquennal avait entre autres pour but « la transformation de l'économie rurale sur la base d'une meilleure technique et de la collectivisation ». « En réalité, il s'agissait [...] de briser l'indépendance économique et la puissance de la paysannerie, particulièrement dans les pays non russes, de prendre tout le contrôle de la production et de la distribution des produits, surtout des céréales et autres produits alimentaires. La réalisation du plan était une chose vitale pour l'Etat, mais non pour les populations. Il fut réalisé impitoyablement, dans le sang et la souffrance de millions d'êtres humains. » (BORIS MARCHENKO OLEXA WOROPAY, *La Famine génocide en Ukraine 1932-1933* Publication de l'Est Européen, 1983, p. 69).Alain Besançon a distingué la famine qui est une conséquence de la politique communiste et « les cas où la famine fut voulue et organisée dans un but précis d'extermination. » Ainsi, en Ukraine, pendant l'année 1932-1933. Le but était d'en finir non pas avec une résistance quelconque de la paysannerie, car la collectivisation l'avait déjà brisée, mais avec l'existence nationale du peuple ukrainien. On a parlé à ce propos, et à juste titre, de génocide. » (*Le Malheur du Siècle*, op. cit., p. 35.) Mais peut-être que le génocide contre l'Ukraine fut moins idéologique qu'il ne semble : « La raison principale de la famine relève en fait de la politique nationale du gouvernement russe, qui voulait mater l'Ukraine en tant que nation, pour pouvoir la dominer et exploiter ses richesses. » (BORIS MARCHENKO & OLEXA WOROPAY, op. cit., p. 70) Dans *Famine et Transformation agricole en URSS* (trad. fr. Delga, 2017) l'historien américain Marc B. Tauger a récemment contesté cette accusation. D'après Nicolas Werth, « les historiens russes considèrent que la famine en Ukraine ne diffère fondamentalement pas des autres famines ayant frappé au même moment de nombreuses régions de l'URSS. Conséquence directe, mais non prévue et encore moins programmée de la politique stalinienne de collectivisation forcée et de prélèvement étatique totalement disproportionnée aux récoltes, ces famines, dans leurs variantes régionales, sont une « tragédie commune des campagnes soviétiques » (Viktor Danilov, *La Tragédie des campagnes soviétiques*, cité par Nicolas Werth, *Les Grandes Famines soviétiques*, 2020, p. 7) Selon Werth, la conséquence fut « intentionnellement aggravée à partir de l'automne 1932 par la volonté inébranlable de Staline non seulement de briser la résistance particulièrement opiniâtre que les paysans ukrainiens opposaient à la collectivisation, mais aussi d'éradiquer le « nationalisme » ukrainien » (Ibidem, p.3-4)

⁹⁹ ALAIN BESANÇON, *Le Malheur du Siècle, sur le communisme, le nazisme et l'unicité de la Shoah*, Fayard, 1997, p. 135 « Dans une intoxication complète de la conscience morale, [le parti] détruit au nom de l'utopie des catégories entières d'hommes. Un coup d'œil rétrospectif montre que dans le cas russe, coréen, chinois, roumain, polonais, cambodgien, cette saignée initiale a été l'une des plus importantes de l'histoire de ces régimes, parfois de l'ordre de 10% de la population et davantage. » (p. 65)

¹⁰⁰ PIERRE VIDAL-NAQUET, *Les assassins de la mémoire*, Lé Découverte, 1987, p. 176. « le génocide s'[y] définit par l'extermination des groupes nationaux, ethniques, raciaux ou religieux, mais non économiques ou sociaux » (Ibidem)

¹⁰¹ GEORGES CUVIER, *Le Règne animal distribué d'après son organisation*, 1817, t. I « La [race] caucasique [...] a donné naissance aux peuples les plus civilisées »a civilisation [de la race mongolique] est toujours restée stationnaire.[...] Les peuplades qui composent [la race nègre] sont toujours restées barbares. » (1829 (deuxième édition) p. 80

¹⁰² Ibidem, p. 81

aptitude au développement civilisateur, les unes s'y montrant réfractaires, les autres, au contraire, montrant l'exemple d'une civilisation spontanée ou provoquée, comparables à celles du Mexique et du Pérou, par rapport aux tribus du nord de l'Amérique ou de l'Australie. Ce fait incontestable, [...] M. Broca l'a comparé à l'aptitude à la domestication ou à son impossibilité. »¹⁰³ Un siècle après, Louis Bolk, l'anatomiste qui a révolutionné la conception de l'origine de l'homme, crut pouvoir fonder le racisme sur sa théorie : « Les différentes races sont inégalement retardées dans leur développement tandis qu'aussi le degré de foetalisation de la forme est bien différent. [...] Au sens biologique, la race nègre est d'après le principe de ma théorie, moins « humanisée » que les races européennes, son courant de vie étant moins retardé. Vous apercevrez que je ne suis pas du tout un partisan de la doctrine de l'égalité des races. »¹⁰⁴

Blanchot et le judaïsme

En 1988 Blanchot se déclara « proche du judaïsme¹⁰⁵ » ainsi que de Lévinas. Derrida souligna « l'abîme » qui sépare Blanchot de Lévinas¹⁰⁶, des « oppositions frontales ou explosives », par exemple « ce dont « Sade », « Lautréamont » ou « Bataille » représentent au moins la métonymie » et cette opposition n'est pas moins frontale avec le judaïsme. Mais les essais sur Lautréamont et Sade datent de 1949, la déclaration au sujet du judaïsme et l'hommage à Lévinas des années 1980. Comment expliquer cette quasi conversion ? A la même époque Dionys Mascolo, proche de Blanchot, déclara : « Nous nous sommes judaïsés¹⁰⁷ » et il proposa cette explication : « Peut-être cherchions-nous surtout à nous innocenter nous-mêmes, ou à nous placer du moins dans le voisinage d'une sûre innocence : la victime parfaite n'est-elle pas la moins suspecte de complicité ? Ou encore, à nous approprier quelque chose de la lucidité dont il faut bien que bénéficie cette victime idéale, assurément moins sujette à l'erreur¹⁰⁸. » Michel Surya a proposé une explication plus adéquate au cas particulier que constitue Blanchot : « Sa conversion au judaïsme, (la dernière, la seule réelle certainement selon lui) aurait dès lors ce sens : témoignant de la possibilité d'une sortie *in extremis* de la politique et de l'histoire au sens [...] où le judaïsme n'aurait été sauf (et les Juifs d'Europe avec lui) qu'au prix qu'il s'exceptât d'une histoire qui n'était pas la sienne. » Le judaïsme aurait été « le nom du dernier « refus », non pas d'une forme ou de l'autre de l'histoire, mais de toutes, c'est-à-dire de l'histoire en tant que telle¹⁰⁹. » Reste le problème que pose l'attention que Blanchot accorda, dès la fin des années 50, à des auteurs juifs presque¹¹⁰ tous religieux¹¹¹, André Neher, Martin Buber, Gershom Scholem (ce n'est pas un auteur religieux, mais c'est l'historien de la religion juive.) On doit accorder à Eric Hoppenot que « peu de critiques *goim* ont été à ce point sensibles à la parole biblique et à la

¹⁰³ THOMAS HUXLEY, *De la Place de l'Homme dans la nature*, traduit, annoté, précédé d'une introduction par Eugène Dailly Paris, J.B. Baillière et fils, 1868, p. 88-89. Ce n'était pas l'opinion de Paul Broca, le fondateur de la Société d'Anthropologie

¹⁰⁴ LOUIS BOLK . *Das Problem des Menschewerdung* , trad. fr. « La genèse de l'être humain par néoténie », *Compte-rendus de l'Association des Anatomistes de la langue française*, 1926) En 2011, présentant la théorie de Bolk, Marc Levivier fait remarquer que l'auteur ne relève pas que d'autres théories en totale contradiction avec la sienne avaient , quelques dizaines d'années plus tôt, abouti à exactement la même justification des races et à la même hiérarchisation, mais avec des critères exactement opposés. » (MARC LEVIVIER, « Bref historique sur la foetalisation et la néoténie » 1011, n. 3)

¹⁰⁵ MAURICE BLANCHOT, « N'oubliez pas », *La Condition critique*, op. cit. art. cit.

¹⁰⁶ JACQUES DERRIDA, « Derrida avec Lévinas », entretien avec Alain David, *Le Magazine Littéraire* n°419

¹⁰⁷ DIONYS MASCOLO, *Autour d'un effort de mémoire, sur une lettre de Robert Antelme*, Maurice Nadeau, 1987 p. 66. « nous nous sommes retrouvés, avant d'y avoir rien compris, communisés et judaïsés à jamais » (p. 62) Cf. MICHEL SURYA, *L'Autre Blanchot*, op. cit., p. 115 n.1

¹⁰⁸ DIONYS MASCOLO, *Autour d'un effort de mémoire*, op. cit., p. 66

¹⁰⁹ MICHEL SURYA, *L'Autre Blanchot*, op. cit. XXVI p. 107

¹¹⁰ Une exception, Albert Memmi, dont « Être juif » cite *Portrait du Juif*. Memmi a confié son athéisme : « Hélas ! Dieu n'existe pas. » (ALBERT MEMMI, *Ce que je crois*, Le Seuil, 1985, 14, p. 174

¹¹¹ Mais de quel auteur non religieux aurait-il pu rendre compte ? *La Religion des Hébreux Nomades* d'Edouard Dhorme est de 1937

tradition juive¹¹². » Comment l'expliquer ? Sans doute par le sentiment de devoir une réparation aux survivants de la Shoah. Peut-être aussi par ce que Georg Lukacs a appelé « l'athéisme religieux » que celui-ci a analysé chez Schopenhauer et chez Nietzsche : « Schopenhauer [...] fait profession d'athéisme, mais qui chez lui prend un accent singulier : ce n'est pas comme chez les grands matérialistes du XVII^e et XVIII^e siècle la destruction de la religion [...] L'athéisme de Schopenhauer amènerait « à détourner de l'athéisme matérialiste les tendances naissantes à l'irréligion pour les aiguiller vers une religiosité sans Dieu, un athéisme religieux. » D'après Lukacs, « la fonction essentielle de l'athéisme religieux de Schopenhauer [consiste à] fournir un succédané de religion à ceux qui ne peuvent plus croire aux religions dogmatiques¹¹³. » Le judaïsme jouerait chez Blanchot le rôle que joue le bouddhisme chez Schopenhauer.

Cependant, comme on l'a vu, dans plusieurs de ces textes il marquait une distance. Ce n'est plus du tout le cas par exemple, en 1990, dans un texte offert à Derrida, « Grâce (soit rendue) à Jacques Derrida » : Blanchot méditant les premiers chapitres de l'Exode¹¹⁴ y pousse à l'extrême le respect du judaïsme, rejetant les résultats de l'histoire critique et adoptant l'interprétation des commentateurs religieux¹¹⁵. C'est ainsi qu'il assume une lecture naïve du récit de la bataille contre les Amalécites, : « [Moïse est] fatigué quand Amalek fait la guerre aux Hébreux, alors que le récit ne peut être lu naïvement, puisqu'il rapporte l'effet d'une magie : « Lorsque Moïse tenait les mains levées, Israël l'emportait, et quand il les laissait retomber, Amalek l'emportait. »¹¹⁶ - mais « les mains de Moïse s'alourdissent »...¹¹⁷ C'est ainsi que Blanchot fait comme si Moïse était l'auteur de l'Exode et du Deutéronome - « Le Deutéronome où Moïse reprendra toute l'histoire en disant *je*¹¹⁸. » Il y ironise sur l'histoire critique : « On dit, analysant le Deutéronome: Moïse n'a pas pu raconter, écrire sa mort (scepticisme critique). Pourquoi non ? Il sait (d'un savoir non élucidé), qu'il meurt par « Dieu » « sur la bouche de Dieu¹¹⁹ »... » Cela ne répond pas à l'objection contre l'authenticité du Deutéronome : rappelons qu'on y lit qu'« il ne s'est plus levé en Israël de prophète comme Moïse, lui que Iahvé a connu face à face » (XXXIV 10)¹²⁰; comme l'écrit Spinoza

¹¹² ERIC HOPPENOT, *Maurice Blanchot et la tradition juive*, éditions Kimé, 2015, p. 431

¹¹³ GEORG LUKACS, *Die Zertörung der Vernunft*, 1954, trad. fr. *La Destruction de la Raison*, 1959, t. I. p. 183-184 & 185. Lukacs signale la tentative de Jaspers de distinguer l'athéisme de Nietzsche d'une « plate négation de Dieu ». En 1945, Blanchot célébra le livre de Jaspers sur Nietzsche et réaffirma cette tentative : « En aucune façon, le thème de la mort de Dieu ne peut être l'expression d'un savoir définitif ou l'esquisse d'une proposition stable. Celui qui veut en tirer une certitude, un « Il n'y a pas de Dieu » au sens dogmatique de l'athéisme banal, le dévie sournoisement du côté de l'apaisement » (MAURICE BLANCHOT, « Du côté de Nietzsche », *L'Arche*, 12, décembre 1945-janvier 1946, repris dans *La Part du Feu*, Gallimard, p. 293)

¹¹⁴ Selon Gisèle Berkman « Blanchot [y] choisit un régime d'écriture singulier, mi-paraphrase biblique, mi-spéculation [...] comme si, écrivant « son » Moïse, adoptant à cet effet un certain régime de discours, il décidait de se faire juif, l'écriture constituant le medium de cette conversion imaginaire » (GISÈLE BERKMAN, *La Question juive de Maurice Blanchot*, op. cit., p. 162)

¹¹⁵ C'est ainsi que Claudel parut à la fin de sa carrière : « Il lui plaît de se soumettre à la Bible et aux textes sacrés. On voit cet esprit le plus indépendant, le moins avide de commandements et de règles [...] s'astreindre aux anciens livres, les interpréter avec obéissance et faire effort pour ne créer rien. » (MAURICE BLANCHOT, « Les Aventures de Sophie », dans *L'Insurgé*, n°25 30 juin 1937)

¹¹⁶ Exode XVIII 11

¹¹⁷ « Il faut l'aider quand il donne des consignes, lesquelles sont apparemment simples : il lève le bras afin d'indiquer le ciel... » (MAURICE BLANCHOT, « Grâce (soit rendue) à Jacques Derrida », p. 455). Comparons à la lecture de Jean Soler : « Moïse monte alors sur une colline et s'y tient debout, hissant à l'extrémité de ses bras, en direction du ciel, son lourd bâton, pour capter les pouvoirs du dieu guerrier. Tant que le prophète maintient son bâton le plus haut possible, ses compatriotes ont le dessus sur les Amalécites, qui les combattent dans la plaine ; quand la fatigue oblige Moïse à baisser les bras, les Hébreux ont le dessous. » (JEAN SOLER, *L'invention du Monothéisme*, éditions de Fallois, 2002, p. 26-27) Dans « Tarpeia », Salomon Reinach a signalé que « la guerre, chez les primitifs, a un caractère religieux » (SALOMON REINACH, *Cultes, Mythes et Religions*, t. 3, Paris, Ernest Leroux, 1908, p. 242) et l'a montré en décrivant la prise de Jéricho cf. 235)

¹¹⁸ MAURICE BLANCHOT, *La Condition critique*, op. cit., p. 455

¹¹⁹ Ibidem, p. 456

¹²⁰ Blanchot cite une « autre » traduction : « Il ne s'est pas levé encore d'inspiré en Israël comme Moïse. »

(que Blanchot dédaigne de nommer), « ce témoignage, ce n'est pas Moïse qui a pu se le rendre, ni un autre venu immédiatement après lui¹²¹ ». Et il est impossible d'admettre avec Blanchot que Dieu ait averti Moïse, dès lors que le texte fait allusion à l'époque (non signalée) de sa rédaction, on lirait : Il ne se lèvera plus en Israël de prophète comme Moïse. D'autre part, on lit : « Personne n'a connu sa tombe jusqu'à ce jour » (XXXIV 6) : ce jour ne peut être que le jour où le rédacteur écrit cette phrase, cela ne peut être Moïse, qui aurait seulement pu prophétiser à son sujet : « personne ne trouvera jamais sa tombe »¹²². « *Sur la bouche de Dieu*, dernier, ultime commandement où il y a toute la douceur de la fin ¹²³ » : Blanchot souligne le sens littéral (« *sur l'ordre de Dieu*, littéralement *sur la bouche* »¹²⁴) et fait allusion à l'interprétation talmudique de la mort de Moïse dans un « baiser de Dieu¹²⁵ ». Enfin, Rachi est pour lui une autorité : « ... comme nous le savons par Rachi, en même temps que Moïse entend : « C'est mon nom pour toujours » il nous donne à entendre par un changement de voyelle : « Mon nom doit demeurer caché¹²⁶ » - en dépit de la méthode de lecture de Rachi, qui exploite le caractère consonantique de l'écriture hébraïque confondant l'écriture et la langue¹²⁷. C'est cette confusion qui lui fait répéter que le nom de Dieu est « imprononçable¹²⁸ ». - C'est sans doute cette adhésion au judaïsme qui conduisit Blanchot à imaginer que l'antisémitisme nazi ne procédait que d'une hostilité au judaïsme, alors qu'il est clair que « si la cause de l'antisémitisme était la religion juive, il aurait suffi que les Juifs se convertissent pour s'y soustraire. Cela avait été le cas de l'antisémitisme chrétien ou musulman, mais non pas de l'antisémitisme racial et, en particulier, de l'antisémitisme nazi¹²⁹. »

Communication du 28 mars 2019 au Colloque « L'Héritage de Maurice Blanchot », revue et complétée Les actes de ce colloque n'ont pas été publiés

¹²¹ SPINOZA, *Traité des Autorités théologique et politique*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, p. 739. Spinoza signale qu'Aben Ezra, au XII^e siècle, fut le premier à nier que Moïse ait été l'auteur du Deutéronome, se fondant sur d'autres arguments que lui, non moins solides.

¹²² Cf. Spinoza : « Ce témoignage, ce n'est pas Moïse lui-même qui a pu se le rendre, ni aucun autre venu immédiatement après lui, mais quelqu'un qui a vécu bien des siècles après lui, d'autant plus que l'historien parle au temps passé : Nul prophète ne s'éleva jamais dans Israël. » (Ibidem)

¹²³ MAURICE BLANCHOT, « Grâce (soit rendue) à Jacques Derrida », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, n°2, avril-juin 1990, *La Condition critique*, ibidem

¹²⁴ EDOUARD DHORME, dans *La Bible, Ancien Testament*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1956, t. I p. 621 cf. Genèse XLV 21 « Joseph leur donna des chariots, sur l'ordre de Pharaon »

¹²⁵ Cf. MOÏSE BEN MAIMOUN, *Dalalat al Hairin, le Guide des Egarés*, III chap. LI, trad. fr. S. Munk, 1856-1866, T. III, p. 450

¹²⁶ MAURICE BLANCHOT, *La Condition critique*, op. cit., p. 454

¹²⁷ « Chaque rabbin peut manipuler les mots du verset pour lui faire dire autre chose que ce qu'il dit en apparence, tout en soutenant qu'il le respecte à la lettre. Pour nous qui considérons la Bible [...] comme de la littérature, section « littérature religieuse », le texte de la Bible n'a qu'un sens, le sens littéral. Mais si on veut y lire la parole même de Dieu, laquelle a besoin d'être décryptée à la lumière d'une prétendue tradition orale remontant à Moïse, on s'autorise toutes sortes de facilités. » (JEAN SOLER, *Qui est Dieu ? essai*, éditions de Fallois, 2012, p. 102)

¹²⁸ MAURICE BLANCHOT, *Ecrits politiques*, op. cit., p. 238

¹²⁹ FRANCIS KAPLAN, *La Passion antisémite*, op. cit., p. 26